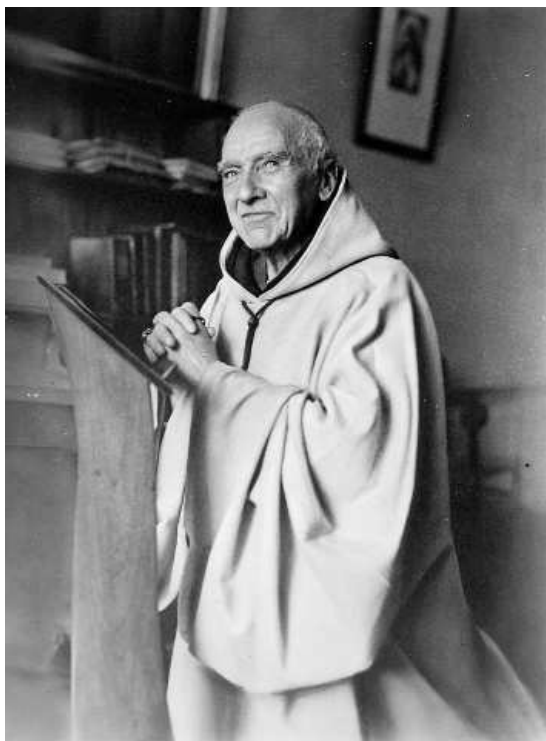


Dom Vital Lehodey
Abbé de Notre-Dame de Grâce
1857 - 1948



– Photo Communauté –



Maintenant, Dieu se plaît à me rappeler qu'il a un cœur d'homme qui a besoin d'aimer les hommes et d'être aimé des hommes – un cœur d'Enfant Dieu qui aime candidement, et qui est candidement heureux d'être aimé, que moi aussi, j'ai un cœur qui a besoin d'aimer et d'être aimé, que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre ; aimons-nous donc et ne cessons pas de nous aimer. »

C'est à la fin de sa longue vie que Dom Vital a pu enfin écrire ces lignes qui résument tout son cheminement spirituel.

C'est qu'elle a été longue sa vie et imprévu son cheminement à la recherche de Dieu !

Né le 17 décembre 1857, Alcime-Jude Lehodey fut baptisé dès le lendemain 18 décembre comme il en était de coutume au XIX^e siècle. Son père devait mourir en 1862 laissant une jeune veuve et quatre enfants en bas âge (l'aîné n'avait pas huit ans). Cette situation influença certainement la vie affective du petit Alcime : la solitude d'une ferme modeste dans le bocage normand, une mère certes très attentive, mais austère et dure à la peine, qui trouvait dans la piété le courage d'affronter le quotidien.

Il est nécessaire d'évoquer le paysage du bocage, tout de vallons et suintant cette humidité propre au Cotentin pour comprendre l'évolution psychologique et religieuse du jeune Alcime dont toute la vie restera marquée par cette enfance et par la rude atmosphère familiale.

Il fut certainement durant sa petite enfance très impressionné par la vision quasi quotidienne des ruines de l'antique abbaye d'Hambye. Peut-être faut-il voir là l'amorce de cet attrait de la vie monastique qui l'influença tant à partir de sa vingt-septième année.

Sa première communion, en juillet 1869, lui laissera un « souvenir embaumé ».

En octobre 1871 – il a douze ans et demi – il rentre directement en classe de quatrième au petit séminaire de Mortain. C'est la preuve de son intelligence et de son esprit ouvert. Il en sortira en juillet 1876, à dix-sept ans, après cinq années de « labeur consciencieux dans l'obéissance et la piété ».

Ordonné prêtre le 18 décembre 1880, il célèbre sa première messe, « non sans émotion ». Dès le 2 janvier 1881, il est nommé vicaire à Tessy-sur-Vire, dans le bocage où il a comme curé son ancien supérieur de Mortain. Il y restera six ans et demi. Friand de cette tranquillité qui correspond à son tempérament introverti, « il affectionnait la solitude du presbytère », n'en sortant que pour son « devoir. »

Passées les douceurs et la quiétude de son vicariat à Tessy-sur-Vire, c'est dans sa trentième année que, le 15 juillet 1887, il est nommé vicaire à la paroisse Saint-Paul de Granville, prélude aux bouleversements qui vont faire évoluer sinon transformer sa vie. « C'est (là), dans la dernière année, que (Dieu) me parla au cœur en m'attirant par le désir d'une plus grande sécurité et surtout l'espoir de la sainteté. » Il pense donc à la vie religieuse et particulièrement à la vie monastique : « C'était un attrait doux, paisible et puissant qui me suivait partout... et qui me portait vers une vie intérieure plus intense. »

Après avoir hésité avec l'abbaye de Solesmes et après avoir obtenu, non sans réticence, l'autorisation de son évêque, c'est dans sa trente troisième année, le 25 juillet 1890, qu'Alcime Lehodey entre à la Trappe de Bricquebec et devient frère Vital. Il ne savait pas, et, heureusement, n'imaginait même pas que sa vie allait être

totalelement bouleversée. En entrant au monastère, il s'engageait alors dans une aventure humaine et spirituelle hors norme.

Frère Vital vient à Bricquebec pour faire pénitence : il sera servi ! Il le dit lui-même : « Je voulais être le premier dans toutes nos austérités... J'avoue que j'avais en cela plus de bonne volonté que de mesure et de prudence ! »

Ce qu'il cherche avant tout, c'est le renoncement et la pénitence : il s'est tracé lui-même un programme de sainteté personnelle : « J'avais cherché la sainteté de prime abord dans les austérités... » Il est persuadé que c'est là, et là seulement, que se trouve la seule voie qui mène à Dieu.

Le 20 août 1892, dans sa trente-cinquième année, après deux ans de noviciat, il prononce ses vœux simples pour une durée de trois ans.

Dès le lendemain, 21 août, sa vie bascule de façon non programmée par lui et quasi irréversible. Il est nommé prieur de la communauté par son abbé. Quinze mois plus tard, le 19 octobre 1893, celui-ci meurt. Bien que profès à vœux simples, c'est le frère Vital qui est nommé supérieur provisoire dès le 28 octobre, juste trois ans après son entrée au monastère ; cas exceptionnel, il devient supérieur d'une abbaye sans avoir encore prononcé ses vœux définitifs.

L'année 1895 va être décisive dans son orientation spirituelle et humaine. En effet, de nouveau et tout aussi brutalement, toute sa vie va être bouleversée au long de cette année décisive.

Le 7 juillet, il prononce ses vœux solennels. Dès le lendemain, 8 juillet, frère Vital est élu abbé par ses pairs et s'appellera désormais dom Vital. Le 1^{er} août suivant, il reçoit la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Coutances, celui-là même qui l'a autorisé à entrer au monastère cinq ans plus tôt.

Quel changement dans l'ordinaire de cet homme amoureux de la tranquillité !

C'est cette même année que Dieu fait irruption de façon pour le moins inattendue dans son cœur : « Jusqu'aux approches de ma profession solennelle, je n'avais aucune dévotion spéciale à Notre Seigneur Enfant... C'est entre une retraite que je fis à (l'abbaye de) Melleray en janvier 1895 et ma profession solennelle que mon adoré Petit Jésus fit son entrée dans mon âme, tout doucement, sans bruit de paroles, en m'attirant par son amour et sa suavité... »

Tout cela est totalement et parfaitement étrange et surtout irrationnel... Et pourtant !...

1896 sera une année décisive pour Bricquebec et pour son abbé : des circonstances imprévues vont amener cette abbaye à prendre en charge la fondation du monastère du Phare au Japon. Plusieurs religieux y partent et le chapitre général de 1898 donne la paternité de ce prieuré ainsi que de la fondation des moniales d'Ubexy à Bricquebec.

Dom Vital se trouve dans l'obligation de s'adapter aux événements : peut-être est-ce là le plus gros sacrifice qui lui est demandé et dont toute sa vie spirituelle va être marquée.

Un autre événement majeur se produit qui va l'obliger à se dépouiller encore plus de sa vision personnelle d'une sainteté liée aux austérités et à la pénitence pour lui ouvrir les portes de la vraie spiritualité, celle qui doit évoluer vers l'unité intrinsèque de l'homme tout entier dans sa recherche de la lumière.

Le chapitre général se tient en septembre de cette même année 1900.

L'abbé général, dom Wyart, connaît et apprécie l'abbé de Bricquebec. Depuis la réunification des trois branches trappistes en un seul

Ordre, en 1892, il ressent très vivement le besoin de faire l'unité de ce nouvel Ordre : les différentes maisons restent très marquées par leurs divergences d'interprétation de la règle de saint Benoît, mais, surtout, chacune reste profondément imprégnée de diverses coutumes spécifiques qui se sont développées à tort et à travers depuis le retour des cisterciens en France à partir de 1815.

Un « Directoire spirituel » a bien été écrit par un saint homme, le père Benoît, de Melleray, en 1869. L'analyse qu'en fait l'abbé de Bricquebec nous le présente comme « riche de fond, plein de piété et d'onction, mais déparé par quelques inexactitudes et un excès de sévérité ; et son plus grand tort était dans son esprit trop exclusivement pénitent ».

Commandé en 1900, cet ouvrage ne sera publié qu'en 1909. Ce qui ne devait être au départ qu'une mise à jour va prendre un retard considérable. C'est que depuis janvier 1895 et la fameuse grâce reçue à Melleray durant sa retraite, dom Vital avoue « qu'en arrivant au monastère, je ne connaissais que l'oraison méthodique. J'eus vite besoin pour moi-même et pour des âmes (qu'il dirigeait) d'étudier l'oraison de contemplation ».

Il se met donc à l'étude des grands spirituels, sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, saint François de Sales...

En fait, le frère Vital a été bouleversé par la grâce reçue en 1895. Il a peur de se tromper et d'être victime d'illusion devant ce qui se produit. Lui, l'homme prudent, avisé et timide, se demande ce qui lui arrive : l'intrusion de Dieu dans sa vie le bouscule. Dieu le prend par surprise et d'une façon étonnante. On peut comprendre l'inquiétude de cet homme et son désir de comprendre « raisonnablement » ce qui lui arrive.

« Personnellement, je ne l'ai (l'enfant Jésus) jamais ni vu, ni entendu. Tout se passe entre nous dans l'ordre de la foi. De temps à autre, il me fait sentir sa présence et son action ; le voile qui le cache se fait transparent. Ce n'est certes pas la claire vision, ce n'est plus tout à fait l'obscurité de la pure foi. Il ne se fait pas voir, il se laisse entrevoir et je converse avec mon très saint petit Bien-Aimé, comme si je le voyais, tant il est évident qu'il est là. Mais c'est une rare exception ; pour l'ordinaire il se contente d'attirer le cœur et par le cœur, l'esprit et la volonté, mais il se tient caché. »

Huit siècles plus tôt, le fougueux saint Bernard rapportait dans un de ses sermons sur le *Cantique des cantiques*, sa propre expérience de Dieu : « ... Je confesse donc, non sans indiscretion, que j'ai moi aussi reçu la visite du Verbe, et cela à plusieurs reprises. Et s'il est entré souvent en moi, je ne l'ai pas senti entrer à chaque fois. J'ai bien senti sa présence, je me le rappelle, et parfois j'ai pu aussi pressentir sa venue, mais jamais je n'ai eu le sentiment précis ni de son entrée, ni de sa sortie. Quant à savoir d'où il venait en moi, où il est allé en me quittant, ou même par où il a fait irruption puis s'est échappé, je dois dire que je l'ignore totalement... ».

L'étrange similitude qui existe entre ces deux expériences mystiques pourrait faire penser que frère Vital s'est inspiré du texte du fondateur de Clairvaux pour retracer sa propre observation. Mais on sait par ailleurs que c'est seulement durant les deux dernières années de sa vie qu'il a lu quelques œuvres de ce saint, soit pratiquement dix ans après avoir écrit ces lignes...

Si, en janvier 1895, dom Vital reçoit durant sa retraite à Melleray, une grâce d'oraison qui va totalement changer l'orientation de sa vie spirituelle, on peut affirmer que c'est durant la nuit du 21 au 22 mars 1910, que, paradoxalement, cette grâce va trouver son épanouissement total. Son travail intellectuel, les austérités et la vie

pénitente qu'il s'impose, tout cela ajouté à ses fonctions abbatiales, ont raison de sa santé. De plus un grand « désert spirituel » l'envahit auquel il n'était pas habitué. C'est certainement ce qui lui permet de découvrir la voie spirituelle de l'abandon à la volonté de Dieu qui va définitivement le marquer jusqu'à la fin de ses jours. En 1919 est édité ce qui restera son œuvre maîtresse, « Le Saint Abandon », qui connaîtra immédiatement un grand succès avec six éditions successives et plus de 40 000 exemplaires.

Régulièrement, du fait de sa santé devenue précaire et des fatigues inhérentes à sa charge, dom Vital présente sa démission tant au père immédiat qu'aux chapitres généraux. Toujours refusée, elle est enfin acceptée en juillet 1929, après 34 ans d'abbatit...

Frère Vital n'est plus abbé. Il vient de renoncer à sa charge. Va-t-il enfin trouver la paix? Ne vaut-il pas mieux parler seulement de repos et de repos physique, n'est-il pas dans sa 72^e année? Depuis si longtemps, cette quête de Dieu, cette marche à la recherche de l'Invisible est son lot quotidien: souffrance chaque jour renouvelée de ne pouvoir jouir pleinement de ce qu'il porte en lui comme une intuition intime et qui est le moteur de son existence. S'il endurait sa charge de supérieur avec la conviction que là se trouvait la volonté de Dieu à l'instant présent, la vacuité qui, du jour au lendemain, devient son lot quotidien, ne va-t-elle pas amplifier cet état dépressif sous-latent qui le mine depuis tant d'années? On pourrait le craindre... Mais frère Vital n'est pas un donneur de leçon. Il ne parle que de ce qu'il connaît et qu'il a mis en pratique. Frère Vital n'est pas un « phraseur ». Son grand bon sens de terrien va vite reprendre le dessus. Il va devenir le témoin vivant de cette doctrine du « Saint Abandon » qui est le couronnement de toute sa recherche intime de Dieu.

Ce temps ne sera donc pas un temps de « retraité », mais bien au contraire il va devenir l'espace qui lui permettra d'aller encore plus loin.

C'est maintenant que va s'ouvrir pour lui une période extrêmement riche humainement. Jusqu'alors, il est allé de découverte en découverte dans une recherche souvent laborieuse de la sainteté : il lui a fallu apprendre à perdre toutes ses illusions sur les artifices humains pour atteindre celle-ci en se fiant à la seule volonté propre ; il a découvert la « douceur » de la grâce de Dieu, don totalement gratuit qui a changé sa vie. Rassuré sur cette « révolution » de sa propre mentalité qui l'a amené à une vision radicalement différente de sa vie en Dieu, va-t-il maintenant se replier sur lui-même et se reposer non pas sur ses lauriers, mais tout au moins jouir de ce repos dû à tout bon travailleur ?

Le « Directoire » et « Les voies de l'oraison mentale » l'ont fait connaître des communautés religieuses masculines et surtout féminines qui pullulent encore en France. « Le Saint Abandon » lui a ouvert l'audience d'un certain public, en dehors de ce cercle d'initiés. Une énorme correspondance s'est établie entre l'auteur et ses lecteurs : demande de conseils, direction spirituelle suivie. Désormais son action va se poursuivre d'une façon intense hors des murs du monastère. On peut penser à une certaine similitude d'accompagnement spirituel avec saint François de Sales. Dom Vital va maintenant consacrer son temps et son expérience à aider toutes ces personnes en recherche de Dieu et surtout à les rassurer dans leur expérience spirituelle bien souvent incomprise d'un clergé plus sensible au témoignage prosélyte dans le monde.

Peut-on pour autant parler de spiritualité novatrice développée par dom Vital ? Celui-ci inscrit son propre parcours dans une vie monastique régulière. Prêtre dans le clergé séculier, son évolution

spirituelle est allée tout d'abord en se développant dans une recherche personnelle d'union à Dieu. C'est, petit à petit, à travers les épreuves inhérentes à sa charge que dom Vital s'est avancé sur le chemin de « l'enfance spirituelle » et, par là, sur la voie de l'abandon à la volonté de Dieu. Ayant élaboré la théorie à travers ses ouvrages, il en arrive maintenant à la pratique par la direction spirituelle qui va le mettre au service de ceux et celles, qui, comme lui, ont été témoin de l'intrusion de Dieu dans leur vie...

Et c'est ainsi que, fidèlement, jusqu'à sa mort il aidera ceux qui viennent ainsi se confier à sa direction.

Cette profonde vie intérieure qu'il lui est donné maintenant de vivre va l'amener au dépouillement le plus grand et à la pauvreté intérieure. Durant le mois de novembre 1932 et plus particulièrement autour de la date du 21, fête de la Présentation de la Vierge Marie au Temple, il est comme poussé par une force intérieure à s'offrir tout entier pour la sanctification des prêtres et de ceux et celles qui consacrent leur vie à Dieu. Les épreuves ne vont pas tarder à lui faire prendre conscience de la réalité de son engagement, qui est loin d'être une pure spéculation d'ordre intellectuel. Durant de longs mois, les grâces d'oraison et de contemplation vont disparaître pour faire place à l'aridité de la prière journalière.

C'est le 13 mars 1943 que survient l'ultime épreuve mais qui, certainement, sera celle qui affectera le plus dom Vital. Sa sensibilité allait de pair avec une extrême pudeur et ce qui lui arrive alors va le blesser non seulement dans sa chair mais dans tout son être le plus intime : « ... peut-être à cause du malheur des temps, certainement pour achever de me faire mourir à moi-même et sans rien me retirer des épreuves habituelles, il (le Bon Dieu) en a ajouté une

autre, plus crucifiante que toutes les précédentes : il m'a pris les deux jambes à la fois... Je fus donc privé de la célébration de la sainte messe depuis ce premier samedi de carême jusqu'à l'Ascension. Je pus reprendre (la célébration) en cette fête bénie et continuer depuis lors grâce aux arrangements pris par notre Père Abbé. »

Était-ce prémonitoire qu'il puisse reprendre la célébration de la messe en la fête de l'Ascension ? On ne lit bien les signes que Dieu inscrit dans les vies qu'après bien du temps... Pour lors, « cet état d'infirmité, écrit-il, me laissa soumis à un continuels assujettissement, à un état d'abjection et d'humiliation que je redoutais plus que la mort... ». Frère Vital n'en parlera jamais et jamais ne s'en plaindra, mais il doit, de plus, subir les sarcasmes du frère qui s'occupe de lui au quotidien dans les soins corporels et qui, par bêtise plus que par méchanceté, prend plaisir alors à lui rappeler les grands principes du saint abandon...

Ascète ? Oui, frère Vital le resta toute sa vie. Il avait depuis longtemps découvert que l'ascèse n'avait rien à voir avec la pénitence dans son acception habituelle, mais était seulement un moyen de libération et de purification de l'être tout entier. Même reclus à l'infirmerie, « il se levait chaque matin à 2 h 45 et se mettait à son bureau jusque vers 3 h 30, puis, égrenant son chapelet, il attendait l'heure de la messe. Le reste de la journée, il vaquait aux offices qu'il entendait dans l'oratoire de l'infirmerie, à la récitation de son bréviaire, à ses divers exercices de piété, à la direction des moines qui recouraient à ses paternels conseils. La lecture de la Bible, des vies des saints et, dans les derniers temps, celle des œuvres de saint Bernard, le nourrissaient quotidiennement. Vie silencieuse, monotone en apparence, mais dont il remerciait le Seigneur... ».

Le 17 décembre 1947, frère Vital fête ses 90 ans. Il prend froid le jour du Vendredi Saint suivant et une forte bronchite se déclare. Le 2 avril il célèbre la messe : ce sera la dernière. Le soir même il reçoit le sacrement des malades entouré de toute la communauté, tenant à dire un mot à chaque religieux en particulier. Vers la fin du mois, il doit arrêter la récitation du bréviaire, n'ayant plus la force de lire « pas même celle de penser ». Le mercredi, veille de l'Ascension, sa faiblesse empire. Avant les vêpres, le père prieur le trouve très agité, en proie, semble-t-il, à la tentation et à l'angoisse. Lui-même avait prévu ces épreuves : « Les derniers moments seront peut-être les plus durs ; on ne sait pas ».

Le lendemain, jour de l'Ascension, après l'office des Vigiles solennelles de la nuit, le père prieur célèbre la messe dans sa cellule. Apparemment, dom Vital, « étendu sur une chaise longue, son chapelet et une croix en main, souffrait beaucoup. À l'offertoire, comme on lui présentait (selon le rituel) la burette d'eau, il la bénit lentement, de ce grand signe de croix majestueux et vécu qui était le sien... ».

Durant la messe conventuelle, juste avant le chant du « Notre Père », dom Vital Lehodey rend son âme à Dieu.

C'était le 6 mai 1948 en la fête de la solennité de l'Ascension.

Sans doute, lorsque dom Vital est allé faire cette retraite à Melleray avait-il dessiné les grands traits de ce que serait la suite de sa vie spirituelle : la pénitence pour essayer de faire « mourir le vieil homme » et pour devenir un saint à la force du poignet. Il n'avait pas prévu cette joyeuse entrée de Dieu dans sa vie sous le visage d'un enfant qui va lui apprendre – mais il y faudra beaucoup de temps ! – que l'amour et la miséricorde valent mieux « que tout le sang des sacrifices ».

D'ailleurs, dom Vital l'avouait sans ambages : « J'avais cherché la sainteté de prime abord dans les austérités, et certes, elles ont leur prix et nous devons nous y porter avec amour ; plus tard, je crus la trouver dans les voies de l'oraison, dans l'union plus intime de l'esprit et du cœur avec Dieu, et c'était un réel progrès ; et maintenant je m'efforce de l'obtenir par la sainte petitesse, avec l'obéissance filiale et le confiant abandon : c'est assurément beaucoup mieux. Y a-t-il quelque chose de plus élevé ? Jusqu'ici, je ne le crois pas... ».

C'est donc un long chemin en compagnie de l'Enfant Jésus qu'a commencé frère Vital en 1895, chemin qui l'a mené jusqu'à ce jeudi de l'Ascension, 6 mai 1948 où, enfin, a eu lieu la rencontre définitive avec son « Petit Jésus » . ■

Frère Michel NIAUSSAT
La Merci-Dieu



Sculpture Aiguebelle

– Photo J.-F. Fyot –